

FLORENCE

INSOLITE ET SECRÈTE



NICCOLÒ RINALDI



ÉDITIONS JONGLEZ

VESTIGES DES ANCIENS INTÉRIEURS DU PALAIS DE L'ARTE DELLA LANA

Des fresques du XIV^e siècle

Via Calimala 14r, 16r, 22r

15



Au sein du centre commercial Calimala, le rez-de-chaussée du Palais de l'Arte della Lana – une des sept guildes florentines des arts et métiers – est occupé aujourd'hui par une série de trois magasins de vêtements qui méritent le détour, ne fût-ce que pour les anciens intérieurs qui y sont préservés. Chez *Murphy*, en particulier, les fresques représentent certaines phases du travail de la laine : elles sont d'autant plus intéressantes qu'il existe peu de représentations d'époque des processus de production. Chez *Corneliani*, en revanche, on remarquera une petite chapelle attribuée au Maître du Bargello. Soumises à des contraintes de conservation précises, toutes ces salles ont été dans l'ensemble restaurées avec goût, et l'on a même essayé, dans la mesure du possible, de restituer la polychromie des vestiges des fresques, même si, dans certains cas, des décorations modernes ont été appliquées avec une grande désinvolture à d'anciens produits manufacturés, au point de jurer avec le reste. Ce qui frappe également, c'est l'heureuse et singulière union entre la mode contemporaine et l'architecture médiévale, union dont le charme est d'autant plus sensible que des affaires et des activités commerciales avaient autrefois lieu dans ces grandes salles : les va-et-vient des clients et la marchandise exposée revitalisent à leur manière cet espace commercial, qui en devient paradoxalement plus conforme à l'original que si on l'avait transformé en musée. Quant au magasin nommé *Liu-Jo*, c'est un long couloir étroit adossé à une aile du palais, jadis à l'extérieur, avant qu'on ne construisît une extension. À l'intérieur du magasin, de grands blocs de la pierre apparente forment un mur entier qui a subi plusieurs métamorphoses : morceau de rue au Moyen Âge, puis paroi interne d'un palais agrandi, et enfin décor à rayons remplis de piles de T-shirts, caractéristique du XXI^e siècle.

AUX ALENTOURS

Colonne de l'Abondance : une statue tourmentée 16

Il s'est avéré difficile de rendre hommage à l'Abondance à Florence : l'ancienne statue romaine que l'on avait placée au sommet d'une colonne au centre de la ville, à l'emplacement actuel de la piazza della Repubblica, a été égarée. En 1431, c'est là qu'on plaça la *Dovizia* (« Abondance ») de Donatello, pourvue d'une cloche pour communiquer l'ouverture et la fermeture du marché, et d'une autre cloche au bout d'une chaîne à laquelle on attachait les marchands malhonnêtes. Mais elle fut détruite en 1721 à la suite d'un effondrement. On la remplaça par la *Dovizia* de Giovanni Battista Foggini, dont la colonne se vit toutefois dissimulée par un atelier du Mercato Vecchio, qui n'en laissait dépasser que la statue au-dessus du toit.

Cette colonne et sa statue furent ensuite démontées en plusieurs parties que l'on dispersa à divers endroits. Enfin, en 1956, une copie de la statue de Foggini fut replacée au sommet d'une nouvelle colonne sur la piazza della Repubblica, où elle se trouve encore aujourd'hui. Cette colonne se dresse en effet sur le point où convergent trois quartiers : Santa Maria Novella, San Giovanni et Santa Croce. C'est le véritable cœur de Florence.

LE PLAFOND DE L'HÉMÉROTHÈQUE ⑤ DE LA BIBLIOTHÈQUE DU PALAGIO DI PARTE GUELFA

Une merveille méconnue

Piazzetta di Parte Guelfa

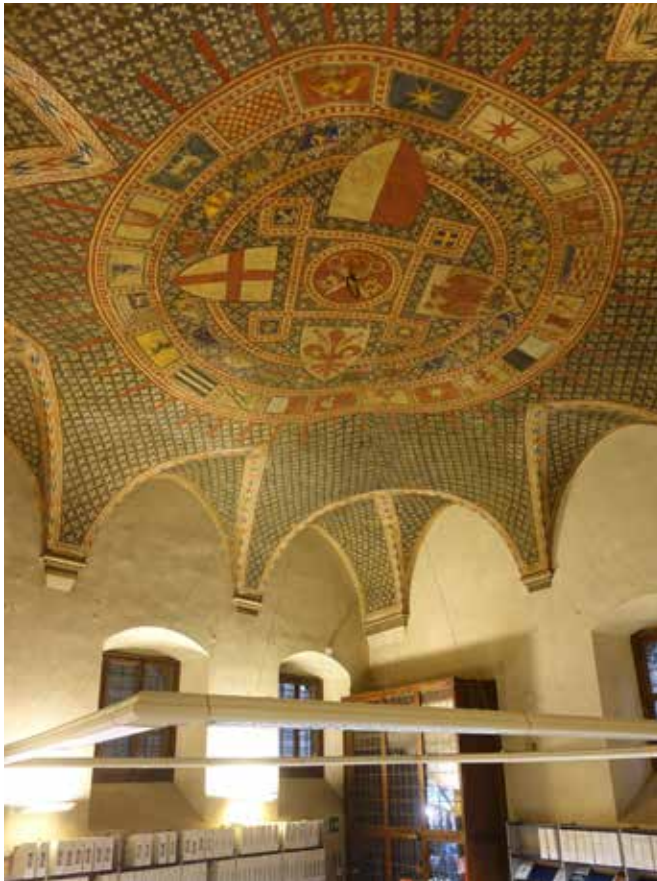
Tél. : 055 2616029 – 055 2616030

bibliotecapalagio@comune.fi.it

Ouvert du lundi au vendredi de 9 h à 22 h et le samedi de 9 h à 13 h

Le lundi de 9 h à 14 h uniquement pour la consultation

www.biblioteche.comune.fi.it/biblioteca_palagio_di_parte_guelfa



Avec un patrimoine livresque de 35 000 volumes environ, la bibliothèque du Palais de la partie des guelfes occupe une ancienne église désacralisée, Santa Maria di San Biagio. Elle est constituée de deux salles : la salle de lecture et l'hémérothèque, et c'est cette dernière surtout qui mérite d'être visitée. Elle se trouve en effet dans la chapelle de San Bartolomeo, érigée en 1345 à l'initiative du chanoine Federigo di Bartolo Bardi. Quoique incomplètes, les décorations et les scènes de cette salle, que l'on attribue à l'école de Giotto, sont très évocatrices. Au plafond, sur fond d'élégants lys d'or en champ d'azur (un motif que l'on retrouve à de nombreux endroits à Florence en souvenir, semble-t-il, du lien ancestral de la ville avec la maison régnante de France et en particulier avec saint Louis), figurent les emblèmes des corporations de métiers, ou *Arti*, qui entourent les blasons de la Florence guelfe, avec au centre le blason du pape. Le nom actuel de la bibliothèque dérive du fait qu'elle jouxte le Palagio di Parte Guelfa, l'ancien palais (*palagio*) et siège de la faction politique des guelfes au XIII^e siècle. L'édifice fut agrandi au cours de siècles suivants, d'après un projet de Brunelleschi, semble-t-il, et il est aujourd'hui le siège du *calcio storico* florentin et du cortège de la République florentine. Il s'agit également d'un espace d'exposition. Il existe des preuves écrites de l'existence de cette petite et ancienne église qui remontent à 1308. Son nom dérive du fait qu'elle se dressait près de la porte de Santa Maria, l'un des accès à la ville de l'enceinte de remparts carolingiens (IX^e siècle après J.-C.). Elle fit ensuite l'objet de modifications pour devenir le siège où se tenaient les réunions des capitaines de la partie des guelfes, la faction urbaine fidèle au pape, qui, vers la fin du XIII^e siècle, avait pris en main les rênes de la ville au détriment des gibelins, partisans, quant à eux, de l'empereur. Avec la construction du palais, l'église perdit cette fonction de lieu de rassemblement tout en conservant sa fonction purement religieuse. Au XV^e siècle, elle fut attribuée à saint Blaise (San Biagio) avant d'être désacralisée pour devenir dans un premier temps l'entrepôt des chars de la course du *palio* et le dépôt des pierres à feu destinées à la traditionnelle « explosion du char » (*Scoppio del Carro*), et, à partir de 1785, le siège des pompiers florentins au sein de l'ancien ghetto, un ensemble de ruelles qui furent détruites pour construire la piazza della Repubblica quand Florence devint la capitale du Royaume d'Italie. En 1944, elle fut également le siège du cabinet scientifique-littéraire Vieusseux. Cette église a une particularité architecturale : elle fut la dernière, à Florence, à conserver une double rampe d'accès au portail, comme on peut encore le voir aujourd'hui. La bibliothèque s'y installe en 1907 pour devenir la « bibliothèque ambulante des ouvriers » de l'association Pro Cultura, avant d'être connue comme bibliothèque de l'Université populaire qui avait pour but de diffuser le savoir dans les milieux sociaux les plus défavorisés. Rachetée par la Mairie de Florence dans les années 1970, elle s'est enrichie du patrimoine documentaire de l'ancienne bibliothèque magistrale du Service de l'Instruction publique et de la bibliothèque du Quartier n° 1 en prenant sa dénomination actuelle.

MUSÉE DE CASA MARTELLI

22

La résidence des merveilles

Via Zannetti 8

Ouvert le jeudi de 14 h à 19 h, le samedi de 9 h à 14 h, les premier, troisième et cinquième dimanches du mois de 9 h à 14 h

Tél. : 055 294883

www.bargellomusei.beniculturali.it



Que se passe-t-il si une demeure patricienne, dissimulée dans une rue étroite au centre-ville, est dépourvue de jardin privé? À la Casa Martelli, ce problème a été résolu en peignant à fresque un salon comme s'il s'agissait d'un vaste jardin en plein air : l'effet visuel de cette peinture multicolore, riche en balustrades, en fontaines et en aperçus panoramiques, est aussi exaltant qu'un trompe-l'œil. Mais la salle du jardin n'est pas seulement la pièce maîtresse de ce musée, qui conserve des tableaux de Brueghel le Jeune, Luca Giordano, Piero di Cosimo, Salvator Rosa, Beccafumi et d'autres grands maîtres toscans. Toutes les salles de cette résidence ont été conçues comme des épisodes à part entière : le salon jaune et le salon rouge, « le boudoir Pucci » avec ses « grottes », la salle de bains aux scènes bucoliques, un grand escalier spectaculaire, la salle de bal, la chapelle et l'impressionnante galerie de tableaux. Comme à la galerie palatine du palais Pitti, on a exposé de nombreux tableaux dans cette grande salle au premier étage, au point de recouvrir l'ensemble des murs, avec des rapprochements dont l'effet est garanti. L'aspect actuel de cette résidence remonte au début du XVIII^e siècle, quand la famille Martelli chargea l'architecte Bernardino Ciurini, les peintres Vincenzo Meucci, Bernardo Minozzi et Niccolò Contestabile, et le stucateur Giovan Martino Portogalli de réaliser, dans ce palais, un parcours circulaire qui frappe les invités de stupeur. Effectivement, ce qui fait la particularité de la Casa Martelli, ce n'est pas seulement la qualité des œuvres qui y sont réunies, mais aussi la dimension théâtrale de leur exposition par catégories de tableaux et en fonction des couleurs dominantes des différentes pièces. Celles-ci sont toutes surplombées par des plafonds peints à fresque qui racontent des histoires à la rigoureuse iconographie, et sont agrémentées d'un mobilier et de tapisseries d'époque.

La famille comptait parmi les plus importantes de la ville, elle fut en rapport avec les Médicis et avec les grands artistes florentins, et certains trésors comme le *David* et le *Blason Martelli* de Donatello furent longtemps exposés dans la résidence avant d'être transférés au musée national du Bargello. D'autres œuvres ont sans doute été dispersées en 1986 lorsque la dernière héritière, Francesca Martelli, a légué le palais à la curie diocésaine qui l'a vendu à l'État en 1998.



LES « PLACARDS » DU PALAZZO VIVIANI

24

À la gloire de Galilée

Via Sant'Antonino 11

À proximité du marché de San Lorenzo et à deux pas de la gare de Santa Maria Novella, dans l'étroite et populaire via di Sant'Antonino, on aperçoit soudain l'étrange façade du palais Viviani, surnommé « Palazzo dei Cartelloni », le célèbre mathématicien du XVII^e siècle l'ayant recouvert de placards (*cartelloni*), c'est-à-dire de trois grandes inscriptions, deux latérales et une, plus petite, au centre. Ces épigraphes latines, rédigées par Viviani lui-même, décrivent et célèbrent les inventions et les découvertes essentiellement astronomiques de Galilée – télescope, planètes des Médicis, taches solaires, résistance des solides, trajectoires

des projectiles, calcul de la longitude en mer –, qu'on peut également voir sur les bas-reliefs qui surmontent le portail d'entrée, avec le buste du grand astronome, œuvre du sculpteur Giovan Battisti Foggini.

Mais ce n'est pas tout : à l'aide de ces *cartelloni*, Vincenzo Viviani souhaitait surtout faire un portrait moral de son maître en insistant sur la foi et la probité de Galilée. C'est pourquoi ces épigraphes constituent par ailleurs un manifeste politique : mort en odeur d'hérésie, Galilée n'avait même pas eu droit, alors, à un monument funèbre, et deux siècles plus tard, il prêtait encore le flanc aux critiques méprisantes de l'Église.

Autre curiosité : il semblerait que le Palazzo Viviani, ou « dei Cartelloni », ait été construit sur l'emplacement de la demeure des Del Giocondo, les commanditaires de la fameuse *Monna Lisa* de Léonard de Vinci, plus connue sous le nom de Joconde (*Gioconda*), justement.



LE PLAFOND DE L'ANCIENNE SACRISTIE

28

Étoiles peintes, date immortalisée

Église San Lorenzo

Piazza San Lorenzo

Tél. : 055 214042 (Opera Medicea Laurenziana)

Ouvert les jours ouvrables de 10 h à 17 h

Entrée : 2,50 €, gratuit jusqu'à 6 ans

Accessible aux personnes à mobilité réduite



La coupole de l'Ancienne sacristie de San Lorenzo est recouverte d'une fresque représentant un ciel étoilé qui « immortalise » sur la voûte un ciel nocturne particulier. La même configuration astrale figure à l'intérieur de la coupole de la chapelle des Pazzi, dans l'église de Santa Croce (voir p. 196), particularité d'autant plus singulière qu'il ne s'agit pas du même commanditaire – les Pazzi en l'occurrence, et les Médicis à San Lorenzo – et de deux emplacements distincts. La parfaite similitude de ces deux fresques est longtemps restée une énigme, jusqu'à ce qu'on parvienne récemment – grâce à des travaux de restauration et à une étude approfondie – à déterminer de quelle nuit il s'agissait précisément. La finesse de cette nuit légendaire et porteuse de destinées heureuses célèbre en réalité, le 4 juillet 1442, la visite de René d'Anjou, que l'on accueillit à Florence et dont on attendait le commandement victorieux d'un nouvel effort de croisade contre les infidèles. Parmi ses innombrables titres (roi de Sicile, roi de Hongrie, duc de Bar, roi d'Anjou et de Lorraine, comte de Guise, etc., outre le fait qu'il était le fils de la reine d'Espagne et le beau-frère du roi de France), l'Angevin, possédait par surcroît un titre nominal plus significatif encore que les autres : il était roi de Jérusalem. La Terre sainte était à l'époque un pôle d'attraction pour les grandes familles florentines, banquiers de l'Église et guelfes comme l'Angevin, qui étaient rompus au commerce d'outre-mer. Le ciel « figé » de la fresque, que les Florentins contemplèrent il y a près de six siècles, ne fut pas uniquement peint dans un but commémoratif : sa fonction était purement « hermétique » (voir p. 110), puisqu'il était censé attirer l'énergie céleste de la Jérusalem dont René d'Anjou était le roi afin de la cristalliser sur la voûte de la sacristie. La conservation de cette énergie légitimait ainsi la vocation de Florence, qui revendiquait l'héritage de l'ancienne Jérusalem dans le dessein de légitimer du même coup son pouvoir temporel. Pour réaliser un tel prodige, l'œuvre d'un peintre ne suffisait pas (on attribue cette fresque à Giuliano d'Arrigo, dit le Pesello, célèbre pour ses tableaux d'animaux), il fallait encore consulter un astronome, une gloire de la science florentine, Paolo dal Pozzo Toscanelli (1397-1482), « astrologue » de Cosme de Médicis et ami de Filippo Brunelleschi, l'architecte des deux coupoles en question. Ces relations entre artistes et scientifiques en disent long sur l'effervescence religieuse du xv^e siècle et expliquent en partie tout l'intérêt que pouvaient présenter ces deux fresques astronomiques. Ces œuvres vont en effet bien au-delà de l'expérience artistique puisqu'elles affirment la conception divinatoire de l'astronomie, les étoiles étant censées indiquer la « voie », et l'architecture, en particulier les plafonds voûtés d'une coupole, destinée à créer des chambres de méditation renfermant des forces cosmiques capables de conditionner les événements terrestres.

LA GIRAFE DE LA CHAPELLE TORNABUONI

②

Le « *camelopardo* » : un cadeau d'un sultan d'Égypte de 1487

Église Santa Maria Novella

Piazza Santa Maria Novella

Ouverte du lundi au jeudi de 9 h à 17 h 30, le vendredi de 11 h à 17 h 30, le samedi de 9 h à 17 h et le dimanche et à l'occasion des fêtes religieuses de 13 h à 17 h

Comme le voulait la mode dans les seigneuries de l'époque, les Médicis aimaient exhiber des animaux exotiques pendant les manifestations publiques ou pour divertir des hôtes importants.

Le symbole même de Florence, le Marzocco, était un lion, l'ancien symbole des colons romains qui avaient fondé Florentia ; et dès que les Médicis furent à la tête de la ville, on garda des lions dans une ménagerie



à proximité du Palazzo Vecchio, dans l'actuelle via de' Leoni, justement pour montrer, ne fût-ce que symboliquement, la puissance et la force de Florence.

En 1487, un nouvel animal pour le moins curieux se présenta dans la cité du Lys pour enrichir la collection faunistique des Médicis. Qaitbay, le sultan d'Égypte, en visite officielle à Florence, offrit à Laurent de Médicis un *camelopardo*, autrement dit une girafe, décrite comme haute de « sept brasses », avec « des pieds pareils à ceux du bœuf », et très pacifique, au point de prendre une pomme dans la main d'un enfant sans lui faire le moindre mal.

Ce n'était pas la première fois qu'un tel spécimen se présentait sur les rives de l'Arno. On raconte en effet qu'on vit une girafe à Florence en 1459 à l'occasion d'une chasse exotique. Mais le *camelopardo* du sultan suscita chez les Florentins un intérêt et une curiosité jamais vus. Il fallut faire défiler l'animal à plusieurs reprises dans les rues et jusque dans les couvents des religieuses cloîtrées.

La girafe devint si célèbre que Ghirlandaio en fit l'un des personnages de son *Adoration des Mages* dans la chapelle Tornabuoni de Santa Maria Novella (et Andrea del Sarto fit de même dans son *Tribut de César*, une œuvre inachevée de la villa de Poggio a Caiano).

Ne s'étant pas adapté au rude hiver florentin, l'animal mourut malheureusement le 2 janvier 1488.



INSTITUT GÉOGRAPHIQUE MILITAIRE

⑫

Le quartier général de la cartographie

Via Cesare Battisti 10 - Tél. : 055 273 2244

Consultation sur rendez-vous, du lundi au vendredi de 9 h à 13 h

Il suffit d'un coup de fil pour prendre rendez-vous et vous pourrez visiter, au cœur du centre historique, un endroit qui est en soi un véritable monde et même un univers. Cette « île au trésor », qui se blottit entre la piazza San Marco et la piazza della Santissima Annunziata, c'est l'Institut géographique militaire, gloire nationale que l'on établit à Florence lorsqu'on transféra la capitale sur les rives de l'Arno. Parmi les premières missions qu'on lui confia, il y eut la réalisation de la première carte topographique de l'Italie unifiée, à l'échelle de 1/100 000^e, un immense projet dont on ne vint à bout qu'après trente ans de travail. L'institut est aujourd'hui le paradis non seulement des

passionnés de cartographie, mais de tous les voyageurs ou simplement des curieux. Cela fait désormais près de 150 ans que la fabuleuse collection de planisphères et d'atlas historiques de l'Institut occupe les vastes salles de ce palais du XVII^e siècle. Mais on y trouve aussi deux cent mille livres, un ample fonds phonographique, des cartes géographiques, chorographiques, hydrologiques, géologiques, non seulement de l'Italie et de l'Europe, mais du monde entier. Le grand salon de l'Institut, où se réunissait jadis un illustre cénacle, est somptueux, avec ses fresques du XVII^e siècle et sa bibliothèque monumentale. Avec sa bibliothèque historique et son musée de cartographie, l'Institut n'en est pas moins une organisation scientifique de pointe toujours en activité, ayant pour tâche de mettre la cartographie à jour au moyen des instruments scientifiques dont il dispose. Le personnel militaire est d'une grande courtoisie, le silence assuré et les vastes salles en général fréquentées par très peu de monde. On a pourtant l'impression que le monde entier s'y est donné rendez-vous. Il est vrai que rien n'échappe à cet institut, aucun renseignement, aucune représentation de la planète et de ses populations : bref, une sorte de temple du cosmopolitisme.



PALAZZO BARGELLINI

⑥

Parmi les souvenirs du maire de l'inondation

Via delle Pinzochere 3
Visites sur rendez-vous
Tél. : 055 241 724



À deux pas de la piazza Santa Croce se trouve l'édifice où habitait Piero Bargellini : le palazzo Da Cepparello, qui date du xv^e siècle et dont le style est proche de celui des immeubles de Giuliano da Sangallo et de Baccio d'Agnolo. Écrivain et historien, député et maire de Florence à l'époque de l'inondation de 1966, Piero Bargellini (1897-1980) fit l'acquisition de ce palais en 1946 pour en faire le siège de ses nombreuses activités. Les deux grandes pièces qui constituent son bureau ont des plafonds hauts à caissons et sont décorées de six fresques du xiv^e siècle qui proviennent de la chiesa di San Stefano alle Busche, à Poggio alla Malva, un site qui mérite à lui seul le détour. Ce qui frappe surtout, dans cette demeure, c'est tout ce qui évoque le travail et la présence humaine de l'écrivain : les deux pianos dont joue aujourd'hui encore le petit-fils de Bargellini, le célèbre pianiste Gregorio Nardi (qui, avec son épouse, est devenu le conservateur du palais), la bibliothèque, les dizaines de milliers de lettres de sa correspondance, la collection de nombreux livres consacrés à l'histoire de Florence, dont il fut l'un des premiers à étudier de manière systématique certains aspects mineurs comme les tabernacoli (niches murales de dévotion) ou la toponymie. De curieux souvenirs y sont également exposés, comme le sac que transportait l'épouse du futur maire pendant leur voyage de noces en Corse en 1929, un voyage qu'ils effectuèrent à pied en dormant chez des paysans, et dont ils revinrent si maigres que les jeunes époux furent soumis par la famille à un traitement reconstituant dans une résidence spécialisée pendant un mois. Le style simple et sobre de Bargellini se reflète surtout dans son immense correspondance. Car outre les témoignages d'amitié de personnages célèbres qui fréquentaient sa maison, comme René Clair, Roberto Rossellini, Carla Fracci ou Jean Gabin, il existe d'innombrables lettres de Florentins qui s'adressaient à Bargellini pour lui demander toutes sortes de choses, de la sauvegarde du patrimoine artistique de la ville (c'est dans cette maison que l'association historique des Amis des musées vit le jour) à une assistance personnelle.

Dans leurs lettres, certains évoquent des accords « pris dans le tramway n° 14 » (Bargellini se déplaçait à l'aide des transports en commun) ou bien sollicitent de l'argent pour faire face aux dépenses quotidiennes, surtout après la grande inondation, quand le maire demanda à ses concitoyens de lui écrire directement chez lui pour court-circuiter la lenteur bureaucratique. Ainsi, dans la via delle Pinzochere, chaque détail ressuscite non seulement toute l'humanité de l'intellectuel qui y demeurait, mais aussi la société florentine de son époque.



SALON DES SQUELETTES

8

Le musée des horreurs

Musée de la Specola

Via Romana 17

www.msn.unifi.it

Ouvert de 9 h 30 à 16 h 30. Fermé le lundi, le 1^{er} janvier, le dimanche de Pâques, le 1^{er} mai, le 15 août et le 25 décembre

Entrée du musée : 6 € (plein tarif) et 3 € (tarif réduit)

Accès au salon des squelettes sur réservation exclusivement en téléphonant au 055 2346760 du lundi au samedi de 9 h à 17 h, selon les disponibilités

Tarif de la visite guidée (obligatoire) : 30 € pour des groupes de 30 personnes au maximum



Avec ses statues de cire anatomiques de Susini et Ferrini, une des rares collections de ce genre qui existent au monde (il en existe deux autres, méconnues, à Paris et à Venise – voir les guides *Paris méconnu* et *Venise insolite et secrète*), une tête en décomposition que le Syracusain Zumbo a modelée sur un véritable crâne, de déconcertants théâtres de la peste, sans parler des collections d'animaux empaillés, le musée de la Specola est une petite merveille.

Au rez-de-chaussée, dans les anciennes écuries du pavillon, on peut en outre à nouveau visiter le très étonnant « Salon des squelettes », un espace encore plus ahurissant, fermé pendant des années.

Ce nom de film d'horreur désigne une collection spectaculaire de squelettes de nombreux animaux, présentés dans cent vingt vitrines ou sous forme de mobiles gigantesques, les plus grandioses étant ceux d'une baleine (un cachalot pour être exact) et d'un éléphant, le premier suspendu au plafond, dans une posture pour ainsi dire « aérienne », et le second au centre du salon. On y découvrira même des squelettes d'êtres humains : une femme, quelques hommes et des enfants.

La typologie de l'espace de ce salon de quarante mètres de long sur sept de large est conçue de façon à créer un singulier effet optique, à l'instar d'une longue-vue, qui rend les apparitions des squelettes encore plus impressionnantes. Une loggia d'époque augmente en outre l'espace d'exposition en hauteur donnant l'impression d'être encerclé par tous ces ossements.

Le salon a parfois servi de décor à des spectacles nocturnes.



LE ZODIAQUE DE SAN MINIATO (24)

Un prodige qui ne se produit que le 21 juin

Basilique de San Miniato al Monte - Via della Porte Sante, 34

Le phénomène peut être observé le 21 juin de chaque année

*Ouverture de l'église du lundi au samedi de 9 h 30 à 13 h et de 15 h à 19 h ;
le dimanche de 15 h à 19 h*



Le zodiaque en marbre qui figure sur le sol de la basilique de San Miniato al Monte date de 1207 et il fut longtemps considéré comme un simple motif décoratif réalisé sur le modèle de celui du baptistère (que l'on n'utilise plus aujourd'hui, voir p. 88).

En 2011, cependant, Simone Bartolini, expert en méridiennes, a découvert que ce zodiaque correspondait à l'une des méridiennes solsticiales les plus anciennes qui fonctionnent encore en Europe : si l'on possède beaucoup de renseignements sur les méridiennes du baptistère et du dôme, on ignorait tout de celle de San Miniato.

Le prodige s'accomplit uniquement le 21 juin, mais l'émotion est si grande qu'il vaut la peine de prévoir une visite ce jour-là. À 13 h 53, à proximité du midi solaire, le rayon de soleil qui pénètre par une petite fenêtre, sur la partie droite, forme une épée de lumière qui se pose lentement, mais exactement, sur le signe du Cancer (période zodiacale qui débute autour de la Saint-Jean, saint patron de Florence). Au bout de quelques minutes, le rayon se déplace et l'effet disparaît. Pendant ce bref moment, on voit clairement se manifester des phénomènes tels que le mouvement de la Terre, la parfaite synchronisation de ce mouvement avec le Soleil, et la remarquable construction de l'édifice pour saisir le moment exact où a lieu le solstice d'été. Et l'on raconte même que l'admirable zodiaque de San Miniato s'anime à ce moment-là.

Situé au centre de l'église devant l'autel, le zodiaque qui figure au sol devient ainsi l'élément quasiment central d'un édifice construit afin de répondre à une relation précise avec les astres et de confirmer du même coup le rapport entre la spiritualité médiévale et le mysticisme oriental. Rappelons-nous que saint Minias était lui-même d'origine grecque ou arménienne.

Le culte du zodiaque avait en effet des origines babyloniennes avant que la culture chrétienne ne se l'approprie. La basilique de San Miniato est elle-même orientée, comme beaucoup d'autres jusqu'à la fin du XIII^e siècle, d'ouest en est, pour permettre aux fidèles de prier vers l'est, de même que la croix du Calvaire était visible si l'on regardait en direction de l'est. Du reste, le zodiaque de la basilique de San Miniato, où figure la formule « Haec est porta coeli » (« ceci est la porte du ciel »), nous incite à approfondir d'ultérieures recherches sur la véritable signification des divers démons qui ornent les mosaïques de la basilique ainsi que celle du Graal représenté dans les vases peints au-dessus des portes.

L'atmosphère plus recueillie de la basilique de San Miniato rend le phénomène encore plus saisissant que le « trou » de Toscanelli dans la cathédrale (voir p. 71).